

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne

La Rédaction
à SILVAIRE

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

COMPARAISON

Il y a quarante-deux ans, le peuple de Paris accompagnait la dépouille d'un jeune journaliste qu'avait assassiné Pierre Bonaparte, cousin germain du tyran. Dans leur logique simpliste, les protestataires de cette époque faisaient l'Empire responsable de ce crime; et ce fut en quelque sorte le glas funèbre du régime politique d'alors, car, quelques mois après, le trône s'effondrait à Sedan, dans le sang, dans la boue, dans la honte...

Comme cet épisode historique nous semble éloigné ! Toutefois, il nous revient en mémoire, comme une mélopée lointaine et sombre, le refrain de la chanson funèbre improvisée à cette occasion :

Nous chions là cent mille, étouffant nos sanglots; Pris à mourir debout, devant les châssis.

Il n'étaient que cent mille... Dimanche, 11 février 1912, on était davantage derrière les restes d'Aernoult, et la physionomie du cortège devait être aussi bien différente. On parle de trois cent mille... Qui importe ! quelques dizaines de mille en plus ou en moins. Ce qui fixe l'attention, ce qui intéresse surtout dans cette imposante manifestation, c'est la composition de cette foule, c'est l'attitude qu'elle a observée pendant le cours de sa marche fière et résolue, et c'est le caractère qui se dégage de l'ensemble de cette agitation.

Il y a quarante-deux ans, le cortège qui marchait derrière Victor Noir était composé de toute l'opposition à l'Empire : l'opposition populaire — celle-là franche et loyale — et l'opposition bourgeois — cette dernière composée d'aristocrates, d'avides et de mécontents de ne pas avoir leur place autour de l'assiette au beurre. Presque tous ces bourgeois aspiraient, se préparaient à remplacer les ratapins du Badingue, à se saisir de leurs places : ils étaient tous de bons républicains.

Derrière Aernoult, il n'y avait que le peuple, le vrai peuple du travail, celui qui fait vivre les habitants de la capitale. On ne voyait pas de bourgeois. Jacques Bonhomme était là avec sa compagne, et beaucoup avaient amené leurs petits. C'était fraternel, c'était familial : c'était beau ! Et, remarqué réconfortante, pas d'ivrognes, pas de spectacle repoussant d'alcoolisme ; tous ces travailleurs étaient admirables de correction volontaire, sans ordre reçu ni discipline imposée.

Ah ! que de belles choses il nous a été donné de voir, que de nobles sentiments nous avons vus s'exprimer ! Des vieillards, des virils, des jeunes eurent les joues sillonnées de grosses larmes et la bouche crispée de colère indignée. On entendait tout le long du cortège : « Pauvre Aernoult !... Vive Roussel !... Vive, vive Roussel ! » Mais on entendait aussi — et cela était le plus grave — car, comme il y a quarante-deux ans, ça semblait sonner le glas funèbre, non pas d'un régime politique, mais de toute une classe parasitaire : « A bas l'armée ! A bas la patrie !... »

Oui, ces centaines de mille hommes n'accompagnaient pas seulement un mort et ne revendiquaient pas uniquement la libération d'un innocent. Le caractère de cette foule compacte et immense révélait qu'il y avait quelque chose de changé dans la mentalité de la génération présente. On sentait que la critique anarchiste avait pénétré, dans beaucoup de cerveaux, et que tout un travail de démolition s'était accompli au cours de ces trente et quelques années de propagande anarchiste révolutionnaire.

Oui, les efforts n'ont pas été stériles, et la manifestation de dimanche dernier est venue nous montrer que ce n'était pas en vain que nous avions lutté pour éveiller chez nos frères de

classe le sens critique et le mépris des croyances stupides. Les autels tombent, les idoles croulent, les temples s'effondrent... Et toujours s'élève, de ce long et large fleuve humain, au cours continu et lent, le cri accusateur : « A bas l'armée ! A bas la patrie ! »

Jamais, il y a quarante-deux ans, on aurait osé proférer tels blasphèmes.

Aujourd'hui, ces blasphèmes sont la marque d'un affranchissement intellectuel et montrent qu'il en est bien fini des croyances et des préjugés qui servirent à dévoyer le peuple dans ses tentatives d'émancipation.

Oui, il y a quelque chose de changé dans les cerveaux des asservis. Et quand un changement s'est opéré dans les idées, il faut que tôt ou tard il se traduise dans les institutions nouvelles qu'il comporte. Et ces institutions nouvelles ne peuvent être que négatives de tout régime politique : empire, monarchie ou république. Elles ne peuvent intéresser qu'une organisation économique de la société libre et humaine vers laquelle nous nous dirigeons.

El qu'on ne vienne pas encore nous faire à la défense républicaine : nous n'y couperons pas, et les protagonistes qui voudraient jouer cette nouvelle comédie seront considérés par nous comme des ennemis du peuple.

Pierre Martin.

RÉPUBLIQUES DE SANG

Chaque jour nous amène une nouvelle république.

Hier, c'était le Portugal qui renvoyait ses amours le roi Manoël ; aujourd'hui, c'est la Chine qui se proclame république ; demain, ce sera le tour d'une autre monarchie.

Et à chacune de ces transformations politiques, tout l'élément républicain de France, sans oublier les socialistes révolutionnaires, applaudissent.

« Vive la république portugaise ! », s'écriait hier Hervé ; vive la république chinoise, vivent toutes les républiques ! Et tous les gogos, tous ceux à qui ce vieux mot de république semble encore dire quelque chose, tous emboîtent le pas et ne ménagent pas leurs vivats enthousiastes à tous ces changements de gouvernement.

Or, si nous examinons attentivement les faits, nous voyons que ces révolutions, ces changements de régime n'ont d'autre résultat que de mettre entre les mains de certains bourgeois ce qui était hier à la merci d'autres bourgeois ni plus ni moins féroces que leurs successeurs.

Et les preuves abondent.

Au Mexique, dans la République Argentine, aux Etats-Unis, les divers gouvernements républicains se montrent aussi ignobles vis-à-vis des travailleurs que n'importe quel régime dynastique.

En France, notre Marianne III ne compte plus les crimes dont elle s'est rendue coupable. Engendrée dans l'enthousiasme populaire, mais aussi souillée par les massacres, elle a persévérez dans cette voie sanglante : Fournies, Draveil-Vigneux, Raon-l'Etape, etc., sont les victoires inscrites sur son drapéau.

On a vu une fois de plus dimanche dernier que pour la lâcheté et la férocité, les animaux à face humaine qui composent sa police peuvent rendre des

points aux cosaques et à toutes les politiques des gouvernements les plus autoritaires.

Et il semble que les républiques nouvelles sont animées d'une émulation telle qu'elles cherchent à dépasser en ignomnie (ce que je crois impossible) leur sœur française.

Au Portugal, dès le lendemain de l'instauration du régime républicain, que voit-on ?

La classe ouvrière privée de ses droits les plus sacrés, les salaires diminués en des proportions effroyables, le prix de la vie renchérit, des grèves formidables éclatent et en réponse à ces mouvements populaires, une répression impitoyable.

La jeune république portugaise noie le sang les légitimes revendications des travailleurs.

Et l'on peut dire, sans se poser en prophète, qu'il en sera de même chaque fois que le peuple fera des révoltes politiques qui n'ont d'autres résultats, pour lui, que de changer de maîtres.

Nous devons nous servir de ces exemples pour démontrer aux travailleurs que tous les gouvernements : républiques, monarchies, etc., sont les ennemis irréductibles de leur émancipation.

Une révolution économique seule pourra assurer au prolétariat le bien-être et la liberté auxquels il a droit.

Il faut aussitôt que s'est affirmé un mouvement de révolte quelconque, mettre en avant et pratiquer l'expropriation de toutes les richesses au profit de tous, abattre l'autorité sous toutes ses formes et ne pas mettre, comme on l'a fait trop souvent, au service d'un gouvernement une période de misère plus ou moins longue.

C'est à ces conditions seulement que l'on pourra instaurer le régime communiste-anarchiste pour lequel nous luttons et qui fera des esclaves d'aujourd'hui des hommes affranchis, libres et beaux.

Pierre Maudès.



LEUR BONNE FOI

« Les organisateurs de cette manifestation avaient pris toutes leurs dispositions pour qu'elle se déroulât dans l'ordre le plus parfait. Ce n'est pas leur faute si des éléments anarchistes ont amené des bagarres avec la police. »

(L'Evenement, 12 février 1912.)

« ... Nous avons trouvé chez quelques confrères républicains, notamment lors de l'Evenement, des appréciations justes... »

(L'Humanité, 13 février 1912.)

Pour ceux qui ont vu de quelle façon et dans quelle condition a été exécutée la première charge policière à l'intérieur du cimetière, ces deux saloperies se passent de commentaires.



JUSTICE DE CASTE

Le capitaine Majorel, qui avait frappé et ligoté un soldat de sa compagnie, a été, naturellement, acquitté.

Ce verdict, qui n'est d'ailleurs que la continuation d'une longue série d'arrests analogues rendus par les conseils de guerre, démontre une fois de plus que le simple soldat est à la merci des brutalités criminelles d'une caste orgueilleuse et toute-puissante.

APRÈS LES OBSÈQUES

Germinal de Révolte

Ceux de notre génération connaissent-ils la chanson qui jaillit de l'âme de la foule au lendemain des obsèques de Victor Noir, le journaliste assassiné par un Bonaparte ?

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

cependant que sombre définitivement ce cadavre devenu ce que Bossuet appela « une chose qui n'a plus de nom dans aucun langage humain » des voix rendent une tardive justice et dispensent un glorieux hommage à la victime.

Là-bas, du fond des allées basses noires de foule, des bouffées de chants nous parviennent et soulignent de leur cadence la rébellion évoquée par les orateurs.

Un frisson, un murmure, des têtes qui s'inclinent, des mains qui se dressent : c'est une fumée noire et lente qui monte de la cheminée et s'étend sur les crêtes frissonnantes des arbres, avant que de descendre sur ceux qui la saluent.

C'est tout ce qui reste de la victime, cette fumée, et la brise qui la rabat contre le sol nous la jette à la figure pour nous fouetter de sa dernière protestation et de son suprême espoir. (Une clameur retentit : *Vive Roussoi ! A bas Biribi !*)

Oh oui, de son espoir ! Car cette cérémonie de deuil fut aussi une fête d'espérance. La fête des haines amassées et qui croient s'assouvir ; la fête de tous ceux qui souffrent, ont souffert ou souffriront ; la fête des hommes que la révolte a fait se lever et grandir pour l'œuvre de libération ; la fête du mort et de ses vengeurs.

Et, sur cette fête douloureuse, le soleil et le souffle d'un printemps prochain, Germinal !

Q Germinal précoce, Germinal qui n'avait pour vertes couronnes que celles, trop sombres des sapins et des ifs, Germinal blond et rouge, fait germer la semence hier tombée en poudre sur le grand cimetière. Prépare les étés où sous un ciel plus bleu — un ciel pareil à celui de l'Afrique aujourd'hui abhorrrée — nous ne connâtrons plus l'horreur des noirs assassinats et la terreur des geôles meurtrières, où les mères ne suivront plus d'un œil angoissé le vol des hirondelles porteuses de faire-parts hideux et de nouvelles sinistres.

Germinal, dans le ciel ! Germinal sur les tombes, avec la chair et les os des morts de l'hiver militaire prépare-nous les gerbes de notre été de révolution et de vengeance.

Eugène Lericolais.

CARNET D'UN REVOLTE

LES HONNETES GENS ET LA CANAILLE

Le baron Millerand a résolu d'enlever à Ouessant les disciplinaires qui s'y trouvent.

Il terrorisent la population, paraît-il, et le journaliste de *l'Intransigeant* ajoute :

« Peu importe ce qu'ils deviendront, mais une chose suffit, c'est que ces coins délicieux de la côte bretonne soient rendus aux touristes et aux gens qui démeurent. » Les honnêtes gens, c'est le commerçant, la crème, le bistro qui frelatent leurs marchandises et vendent aux faux poids. Les touristes, les honnêtes gens, ce sont les Rochette, les Flachon, les Ester, financiers véreux ou exploiteurs voraces ; leurs ouvrières, leurs victimes crèvent de froid et de faim ; eux vont à la mer, ce sont les honnêtes gens.

**

Dimanche, aux obsèques d'Aernoult, c'était la canaille, la crapule qui suivait le cercueil du martyr ; les honnêtes gens sont à Nice. Les travailleurs, mais ce sont des crapules, des bandits ; les honnêtes gens ne manifestent pas, c'est bon pour ces malfaiteurs d'anarchistes. Les 200.000 manifestants de dimanche, quoi ! tout ce monde ? La classe ouvrière ? pensez-vous ! Des bandits tous ! Ce sont eux les bandits, les coupables de tous les crimes, de tous les vols qui se commettent chaque jour ; ce sont les anarchistes qui en sont les responsables. Le remède ? Un rédacteur d'*Excelsior* l'a trouvé : « Le remède, écrit-il, réside dans la lutte contre les germes démoralisateurs, répandus dans la classe populaire par les anarchistes qui, sous couleurs de philosophie, pervertissent l'âme française ! Ah ! ces anarchistes, sus à eux ! Exécutions en masse, déportations, réclusions, allez-y, bourgeois ! Ne vous gênez pas, vous êtes les maîtres ! Mais n'espérez pas éteindre la flamme de l'espérance qui brûle dans l'espérance des jours meilleurs. Abatbez-nous, si vous pouvez ; mais nous vous répondons, comme Mardochée (dans *l'Esther*, de Ch. S. Leconte) :

Mais nous sommes aussi ceux-là que rien ne dompte. Ni les prêtres, ni les soldats, ni les tyrans, Ni le fléau guerrier au poing des conquérants.

Ernest Duté.

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

Expropriation partout. -- Grandioses résultats de la propagande

Nos prévisions se réalisent. Le renouveau révolutionnaire qu'on pouvait prévoir par l'étude des derniers événements, s'est produit au moins sur un point, comme en témoignent les trois dépêches suivantes, que toute la presse a reproduites :

La garnison de Juarez se mutine

New-York, 1^{er} février. — Une dépêche d'*El-Paso* (Texas), dit que la garnison de Ciudad-Juarez s'est révoltée hier contre le président Madero. Les soldats ont tiré des coups de fusil de tous côtés, dans les rues, poussés les cris de : « Vive Zapata ! » dévalisé les magasins et les cabarets, relâché les prisonniers, capturé un train et envoyé des éclaireurs dans le Sud pour y détruire la ligne de chemin de fer. Ils déclarent qu'ils résisteront si les fédéraux essayent de reprendre la ville.

Il s'agit d'une nouvelle révolution

New-York, 3 février. — Les nouvelles de Chihuahua portent qu'à la suite d'un combat où la gendarmerie rurale a eu cinq tués et où les rebelles ont subi des pertes inconnues, les magasins ont été fermés ; les particuliers se sont barricadés chez eux ; les étrangers ont arboré le drapeau de leur nationalité.

Suivant des nouvelles de Mexico, on reconnaît généralement que la révolte de Chihuahua n'est qu'un épisode d'un mouvement de rébellion très étendu, ayant pour objet d'élever le général Gomez à la présidence.

Des nouvelles de Cuernavaca annoncent que les rebelles se sont emparés du directeur d'une Compagnie minière américaine, déclarant qu'il fallait le fusiller.

La province de Chihuahua se proclamerait indépendante.

New-York, 6 février. — Dans le monde diplomatique du Mexique, on craint que le général Orozco, au lieu de rester fidèle au président Madero, ne se dispose à proclamer l'indépendance de la province de Chihuahua. Son départ de Juarez, avec la garnison, pour la ville de Chihuahua, semble en être le préliminaire.

Toute la province serait déjà soulevée contre le président Madero, et on s'attend à chaque instant à ce que l'indépendance soit proclamée, car l'Assemblée de l'Etat de Chihuahua est maintenant en session.

Les Etats-Unis s'inquiètent beaucoup au sujet de la création d'un Etat indépendant qui les séparerait du Mexique.

Il est à remarquer que la première de ces dépêches faisait allusion à un mouvement zapatiste, ce qui a une autre importance qu'un soulèvement au nom de Gomez ou d'Orozco. Nous ne disons pas *en faveur* de Gomez, parce que nous l'avons établi la dernière fois, toutes les étiquettes politiques données aux révoltés par la presse bourgeoise ne signifient rien ; parce que depuis l'active propagande de nos camarades, les révoltés ne semblent plus avoir qu'un objectif : la terre pour tous. Du reste, les nouvelles de Juarez rapportées plus haut en disent assez sur ce chapitre : Expropriation, libération des prisonniers, les partisans d'un président à la présidence n'agissent pas ainsi !

Un détracteur — Une mise au point

Entre temps, les derniers numéros de *Regeneracion* (du 30 décembre au 27 janvier) nous sont parvenus. L'admirable feuille tient encore, quoique érasée de dettes, mais il faut qu'on l'aide ! Ces numéros relatent une telle quantité de faits révolutionnaires, grèves, expropriations, combats, que nous ne disposons ni du temps ni de la place qu'il faudrait pour en faire un simple résumé. Tout au plus pourrions-nous en donner un aperçu. Mais ayant nous voudrions dire un mot des *Temps Nouveaux* et de la *Cronaca Sovversiva*, le seul journal anarchiste qui ne croie pas, à l'heure actuelle, à une révolution d'ordre économique. Nous ne pouvons voir en cela que du parti pris. C'est regrettable pour Galleani et ceux qui le suivent. Mais il n'est pas possible qu'ils persistent dans leur entêtement à nier une évidence aussi éclatante que celle de la révolution agraire du Mexique.

Quant aux *T. N.*, nous avons le plaisir de constater que Gravé a renoncé implicitement à nier semblable évidence en insérant la mise au point du camarade Tarrida del Marmol. Or, notre camarade Gravé ne s'était fait une opinion... dubitative qu'à la suite de deux lettres émanant de deux collaborateurs de la *Cronaca*.

Ces derniers reviennent sans cesse sur le « bluff » de la Basse-Californie. Cependant, qui sait si les camarades n'auraient pas pu tenir indéfiniment dans cette presqu'île sans la canaille du gouvernement américain, lequel n'osait pas à violer la neutralité en livrant passage aux troupes mexicaines. En prenant pour vrai tout ce qu'ils racontent sur la Basse-Californie, il n'en reste pas moins qu'ils y ajoutent des calomnies dont ils roulent un jour, espérons-le, et que, de-

puis l'affaire de Tia-Juana, un chemin énorme a été parcouru.

Aujourd'hui, à l'exception de la Sonora — toujours sillonnée de guerillas — qui est située au nord du Mexique, les foyers du grand mouvement expatrié auquel nous assistons se trouvent au cœur même de la République.

Ils comprennent les Etats de Morelos, Oaxaca, Puebla, Durango, Jalisco, Michoacan, Guanajuato, San Luis Potosi, formant ainsi une ceinture terriblement menaçante autour de la capitale.

Nous pouvons assurer, d'autre part, que Tarrida exagère quelque peu les exagérations de la presse alarmiste mexicaine. Les feuilles révolutionnaires ont grossi des faits, heureuses de créer des embarras au gouvernement de Madero, mais que de fois les informations de *l'Imparcial* ou du *Pais* ont été confirmées par les feuilles américaines de Los Angeles, d'*El Paso* ou par les organes maderistes eux-mêmes. Nous en donnerons une preuve tout à l'heure. Au sujet des traitres attaqués par Ricardo Magon, rappelons qu'il s'agit d'un de ses propres frères, Jésus Magon, et de Villarreal et Sarrabia, lesquels sont d'autant plus flétrissables qu'ils ont soutenu plus vaillamment autrefois la cause du Partido Liberal.

L'article de Tarrida del Marmol n'en est pas moins des plus intéressants et ceux qui ne l'ont pas lu nous sauront gré, pensons-nous, d'en reproduire la fin, que voici :

« Ceci dit, il convient de proclamer bien haut que Ricardo Magon est un des meilleurs lutteurs les plus sincères, les plus virils et les plus honnêtes de notre époque. Son frère, Jésus Magon, qui a accepté les offres de Madero, est un des ministres du cabinet de Mexico. Si Ricardo avait voulu en faire autant — et j'ai eu des preuves des démarches faites dans ce but par Madero — il serait maintenant premier ministre ou vice-président de la République. Il a préféré rester fidèle à ses principes libertaires et continuer la lutte au milieu de privations sans nombre et de difficultés incalculables. Il faut que la bonne foi du correspondant des *Temps Nouveaux* aux Etats-Unis ait été surprise, pour qu'il ait cru devoir attaquer comme il l'a fait l'indomptable lutteur mexicain. »

La réponse de Zapata

Dans la presse mexicaine, les feuilles révolutionnaires sont bien loin d'être les seules, disons-nous, à se livrer à de quotidiennes jérémiades sur les expropriations, la situation critique de la République, la société (bourgeoise) menacée, etc. Tout dernièrement, *l' Era Nueva*, l'organe officiel de Madero, poussait un cri d'alarme contre « la propagande anarchiste, triomphante dans le « zapatisme ». Plus récemment encore, le *Diario del Hogar*, feuille très maderiste, avait chargé un de ses rédacteurs d'accompagner l'envoyé du Président Madero auprès de Zapata : quatrième ou cinquième ambassade de paix qui n'eut pas plus de succès que les précédentes. Voici d'ailleurs ce qu'on peut lire dans l'organe maderiste :

Le délégué du gouvernement, écrit le reporter dit à Zapata que s'il voulait lessier les hostilités, Figueiroa (gouverneur de l'Etat de Morelos) serait destitué, que les troupes seraient retirées, que Zapata recevrait un sauf-conduits et que ses compagnons pourraient regagner en paix leurs foyers. A quoi Zapata répondit :

« J'ai été le plus sincère allié de Madero, mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Madero m'a trahi comme il a trahi la révolution et la nation entière. Du jour où il a atteint le pouvoir, il est tombé dans les bras des « scientifiques » (réactionnaires) et des gros propriétaires. Nous l'avons pris pour un libérateur et il est devenu le plus féroce des tyrans. Dites-lui que je n'accepte aucune de ses propositions. Dites-lui que je continue, ainsi que Emilio Vasquez, la révolution que nous avions commencée ensemble. Je poursuivrai la réalisation du programme de San Luis Potosi jusqu'au bout. »

« Et vous pouvez ajouter de ma part que je serai dans un mois à Mexico avec 20.000 hommes et que je l'arracherai de son palais pour le faire pendre au plus grand chêne de Chapultepec. »

**

Si l'indomptable lutteur du Morelos n'a pas encore réalisé ses menaces — peut-être parce qu'il est tombé malade — ses compagnons n'en continuent pas moins à silloner trois ou quatre provinces, à exproprier et à livrer des combats sans nombre. On calcule que les forces gouvernementales envoyées pour les combattre s'élèvent à 14.000 hommes. Vain effort, les « zapatistes » tiennent toujours.

Epuisé, le gouvernement a décreté le

service militaire obligatoire ; une première levée de 45.000 hommes devait avoir lieu le 14 janvier. Mais devant les « énormes difficultés rencontrées », il fallut y renoncer et renvoyer l'appel au 1^{er} mars. D'ici là, que de changements peuvent survenir en faveur de la révolution.

1^{er}

Quand je dis : « La loi de Newton est une attraction à distance », je ne veux pas dire que cette attraction existe réellement. Le problème qu'il s'agit de résoudre est le suivant : plusieurs corps célestes sont en présence ; comment déterminer leurs mouvements relatifs ? Dans l'état actuel des conceptions dynamiques, il me paraît indispensable de faire intervenir l'idée (1) d'une force qui les fait agir les uns sur les autres, qu'on appelle cette force *attraction* ou bien *moindre répulsion*, peu importe. L'essentiel — me plaît au point de vue mathématique, le *seul que je veuille aborder* — est que je sache en *mesurer les effets*. La loi de Newton, telle qu'elle a été traduite en formules, non par Newton lui-même, mais par les créateurs de la mécanique céleste, permet d'arriver très simplement à ce résultat. Voilà pourquoi, à mon point de vue, je la considère comme un instrument très commode.

2^{me} Pratelle nous apporte des conceptions nouvelles, je ne les discute pas, ne les connais pas assez. Pour qu'elles soient fiables, il faut que dans le domaine de l'expérience elles donnent de meilleurs résultats que les anciennes. Les a-t-il traduites en formules mathématiques permettant un calcul plus précis des éphémérides astronomiques ? Il ne répond pas. Alors, nous demandons-t-il de le croire sur parole ?

3^{me} Je ne me contente pas de nier, j'affirme que la loi de Newton a donné, en général, des résultats satisfaisants ; j'affirme aussi que les méthodes de calcul sont encore trop imprécises pour qu'on puisse en attendre le maximum de précision (2). Au surplus, je ne suis l'avocat d'aucune cause, n'ayant l'habitude de me déterminer, après examen contradictoire et sans emballement, pour les théories qui me paraissent actuellement les plus satisfaisantes. Que Pratelle me montre, formules et chiffres, la supériorité de sa conception et je l'adopte à l'instant même.

4^{me} J'ai déjà dit qu'il me paraissait pour le moins inutile de me lancer dans des démonstrations mathématiques ; j'ai indiqué seulement à ceux des lecteurs qui y sont familiers un ouvrage à consulter. Puisque notre ami Pratelle tient, cependant, et avec une persistance à ce que j'expose quelques idées de Poincaré, en voici une qui me paraît de circonstance. Toute théorie scientifique, issue de l'expérience, est, à un moment donné, l'explication la plus commode des phénomènes qu'elle coordonne. Si plus tard elle est abandonnée pour une autre plus satisfaisante, les efforts de ses fondateurs n'auront pas été vains : il ne restera qu'à traduire les résultats acquis, et à les accommoder à la nouvelle théorie. Ainsi ce qui a été fait pour les mouvements des corps célestes.

5^{me} C'est, en effet, la lettre de Pratelle à Jean Gravé et le jugement sommaire qu'il y portait sur les travaux de Poincaré, qui m'ont amené à dire mon mot. Je crois avoir quelques idées sur la question, et j'ai tenté tout simplement à les exposer. J'estime, d'autre part, que les idées de Claude Bernard, reproduites par les *Temps Nouveaux*, sont toujours d'actualité. Il ne suffit pas d'éduquer des théories ; il faut les concilier avec l'expérience.

C'est le seul moyen de libérer les cervaux de leur tendance instinctive à adopter, sans en approfondir tous les points faibles, les théories qui leur paraissent les plus séduisantes. Que savons-nous de définitif ? A la fin de ses jours, Goethe, dit la légende, se déclarait encore « studiosus ». Je suis un type dans son genre.

Sirius.

(1) L'action à distance est d'ailleurs la somme des actions graduées que les particules fluides (style Pratelle) exercent sur les particules voisines. Dans son système, il faudrait donc intégrer ces actions partielles. L'énoncé de Newton permet d'éviter cette intégration.

(2) Quant aux contradictions et aux subtilités que Pratelle a trouvées dans mon dernier article, où sont-elles ? Il met, — et pour cause sans doute. -- de les relever

FEDERATION REVOLUTIONNAIRE COMMUNISTE

A l'usage des camarades qui veulent faire réfléchir leurs contemporains, nous avons fait tirer, sur papillons gommés, les pensées les plus suggestives d'écrivains d'hommes politiques.

48 textes différents : le cent 0 fr. 25, envoi compris.

S'adresser à Eugène Martin, 11, rue de Romainville, Paris. (19^e).

Journée Révolutionnaire

Eh bien ! qui donc disait que le scepticisme avait tué tout enthousiasme dans la classe ouvrière ?

L'inoubliable manifestation de dimanche en est un éclatant dément. La foule ouvrière a prouvé qu'elle était capable de vibrer aux plus nobles sentiments. Non ! la solidarité n'est pas un vain mot. Des centaines de mille de manifestants l'ont affirmé derrière le convoi d'Aernoult, la victime des tortionnaires algériens. El c'était vraiment un spectacle réconfortant pour tous les révolutionnaires de voir cette masse de travailleurs enthousiastes clamer son mépris des bourgeois, son ardent désir d'arracher Rousset du bagné.

Quelles que soient les mesures prises par le gouvernement, il n'étoffera pas notre voix, l'écho en refétant jusqu'au plus profond des prisons algériennes, apportant aux parias militaires l'espérance d'une libération prochaine. Et pour Rousset, après les heures d'accablement où, voyant se liger contre lui toute la caste militaire, il attendait la mort, ce sera l'espérance qui réconforte, permet de lutter, de vivre et aussi la conviction que nous l'arrachons de sa prison.

Oui nous l'arrachons du bagné, quoi qu'en disent les sceptiques qui, partout, jettent le découragement. Ah ! la masse est veule, elle est incapable du moindre effort ! Nous rendrez-vous à l'évidence, vous dont la froide raison vous écarte des manifestations ? Et toi qui écrivais dernièrement : « J'ai vu deux affiches sur les murs de Lutèce : l'une de la Fédération R. C. : « On veut assassiner Rousset : les anarchistes s'y opposeront ! » Tu affirmais avec une superbe qui laissait bien voir toute ton ignorance du monde ouvrier, que l'on ne ferait rien... parce que, disais-tu : « Ce siècle a une âme mercantile. » Es-tu convaincu aujourd'hui que l'effort des anarchistes n'a pas été vain ?

Non ! Notre effort n'a pas été vain : nous pouvons être fiers de la partie dans l'agitation et des résultats obtenus. Malgré l'évident désir des organisateurs de nous tenir officiellement à l'écart de la manifestation, le nombre des anarchistes groupés derrière les bateaux noirs a prouvé à tous que nous étions une force imposante : il a prouvé aussi que tout idéalisme n'était pas mort en nous ; l'enthousiasme qui nous imprégnait tous en est la preuve.

Finis aussi la légende colportée par des cégétistes, et non des moins importants : « Les anarchistes ça n'est pas ! » Il faut déchanter, braves camarades ; les anarchistes existent et ils réclament la part qui leur revient dans l'agitation.

Eugène Jacquierin.

RÉPONSE INATTENDUE

Dimanche soir, vers 6 heures et demie, après les obsèques d'Aernoult, de nombreux camarades des Originaire de l'Anjou, parmi lesquels José Landès, sont pour entrer à la Bellevilloise ; sur

alors qu'ils sont parfois si injustes, si dénués de bon sens ? Comment se fait-il qu'il existe des choses si contradictoires (le faux et le vrai, par exemple) ?

Dans la seconde, Dieu n'est qu'un être tout-puissant, immatériel et faisant ce que bon lui semble : ce qui est une chose impossible à imaginer positivement.

**

L'hypothèse panthéiste est seule à retenir et à discuter au point de vue de l'origine de la matière.

Dieu et la matière ne font qu'un ; il y a une communauté d'essence entre Dieu et sa création, l'infini (l'indéterminé) s'est représenté par le fini (le déterminé). Le principe de chimie : « Rien ne se perd, rien ne se crée », qu'il n'est pas nécessaire de démontrer maintenant, détruit l'hypothèse de créateur. Il ne reste donc que la matière. On vient de voir qu'elle ne peut pas être créée, elle est donc éternelle. Nous montrerons dans un prochain chapitre comme quoi elle est universelle.

**

Ayant détruit l'hypothèse d'une création, nous sommes prévenus à la première supposition que nous avons énoncée : la matière et le mouvement sont éternels. Il est très compréhensible que sous l'action physique des forces naturelles et sous l'action chimique des milieux ambients, elle a dû bien changer. Ce sont ces variations que nous voulons étudier.

Avant tout, il est nécessaire d'exposer les travaux des deux grands savants qui ont le plus contribué à l'établissement des principes actuels du transformisme (ensemble des hypothèses les plus fondées sur les variations des êtres vivants) et qui ont le plus servi à poser les bases du transformisme universel (variations de la substance universelle).

Le transformisme sort de la paléontologie, c'est-à-dire de l'étude des fossiles. Les dé-

peau de vaches et de cippaux. Passe un bon bourgeois l'air effaré à la vue des ruminants, après une minute d'hésitation il s'adresse à notre collaborateur : « Pardon monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi tous ces agents, est-ce qu'il n'aurait une manifestation révolutionnaire à la coopérative ? » Et notre ami de répondre de son ton pince-sansrire : « Hélas ! Monsieur, le gouvernement craint que les bourgeois viennent dévaliser la Bellevilloise, alors par ces temps d'apaches à outrance, il a pris de sages et salutaires précautions. » Puis comme le ministre de la chanson chinoise il sourit, salua et... entra à la Belle, plantant là le bourgeois ahuri

Le Théâtre du Peuple

Le peuple aura-t-il enfin un théâtre à lui, bien à lui ? Le projet du camarade Antoine se réalisera-t-il ?

J'en ai l'espérance.

Le petit groupe qui veut donner autre chose que des niaises ou de bêtises œuvres sentimentales et pleurnichardes aux travailleurs, ce petit groupe à la foi, c'est le capital ; les capitalistes viendront ensuite, j'en suis certain. Créer un Théâtre du Peuple c'est la chose hardie, audacieuse même après les multiples insuccès de semaines tentatives. Mais, suivant Virgile, la fortune favorise les audacieux, c'est pourquoi elle sourira aux camarades qui ont entrepris de mener cette rude tâche à bien : Faire l'éducation artistique du peuple.

Jeudi dernier, les organisations avaient fait, appel à tous ceux qui s'intéressent à la création du T. du P., pour assister à une réunion où ils exposeraient leur projet. Je crois à trouver un grand nombre d'ouvriers, car à voir le nombre de prolos qui envahissent, le samedi soir ou le dimanche en matinée, les immenses théâtres qui possèdent des places relativement bon marché, ceux encore plus nombreux, hélas ! qui prennent d'assaut les pornographiques et patriotes beuglants, infectes antichambres de maisons de tolérance, à voir aussi les camarades consciens toujours plus nombreux qui assistent aux spectacles, vraiment sains et éducatifs, donnés par les divers groupes théâtraux qui, un peu dans tous les quartiers, donnent des représentations d'œuvres sociales ou satiriques, je pensais trouver des visages de connaissance, ou tout au moins y voir quelques gars aux mains calées que l'objet de la réunion intéresserait. Dès mon entrée, je fis le tout amical reproche à Antoine, l'endroit était trop... select et les ouvriers craignaient-ils de se trouver dépassés dans cette salle de l'Université des Beaux-Arts, faisant partie du théâtre Rejane, sis rue Blanche ? On m'objecta bien que le peuple doit s'habiter au beau à foulé de moellets tapis, à s'asseoir dans des confortables fauteuils. C'est entendu, mais combien de prolétaires s'embardent à pénétrer tout de go dans ces salles luxueuses ? Peu. Mais à part cette légère critique, je dois dire que la réunion fut excellente. La causerie, très intéressante, faite par les camarades Lambert et Antoine fut écouteée avec beaucoup d'attention et la discussion qui suivit montra que les camarades présents avaient à cœur de mettre sur pied une œuvre viable, on oublie vite l'endroit où l'on se trouvait et chacun émit librement son avis.

Le théâtre, attendu depuis si longtemps, donnera, pour un prix accessible aux bourgeois, les plus modestes, des représentations dans les quartiers populaires où il pourra trouver une salle, dans la banlieue de Paris et si possible organiser des tournées

couvertes de fossiles différents pour des espèces ayant un lien commun, conduisent au dogme des créations successives et des générations spontanées.

Leyell adopta les transformations progressives de l'écorce terrestre sous l'action prolongée des forces et les continuities dans les variations de cette écorce l'amèneront à celle des variations des êtres vivants.

La découverte au Trinil (Bornéo) d'un crâne d'anthropopithèque (*pithecanthropus erectus*) confirma l'évolution des espèces, en montrant un intermédiaire entre l'homme et le singe, et dont ces deux types descendent.

La grande question se pose : Des variations quantitatives se manifestent de la manière la plus nette à chaque génération d'êtres vivants ; peut-il intervenir des variations qualitatives dans les changements d'espèces ? (Le Dantec).

Le but est donc de chercher comment des variations successives ont conduit aux êtres vivants actuels, c'est-à-dire comment sous l'influence des seules forces de la nature se sont réalisées les espèces d'aujourd'hui.

**
Système de Lamarck.

Le système de Lamarck peut se résumer en ces mots : influence du milieu sur les êtres vivants ; aux variations du milieu correspondent des variations des êtres vivants par la naissance de besoins nouveaux. Cependant, il laisse subsister l'hypothèse que les organismes résistent à cette influence du milieu.

Le système de Lamarck peut s'énoncer sous les deux principes suivants :

I. Dans tout animal qui n'a point dépassé le terme de ses développements, l'emploi continu d'un organe quelconque fortifie cet organe et le développe d'une puissance en rapport avec la fréquence de cet emploi ; tandis qu'en ne s'en servant jamais, il s'affaiblit graduellement et finit par disparaître.

II. — Toutes les qualités acquises ou per-

en province. Il accueillera surtout les jeunes gens qui ne peuvent arriver à faire jouer leurs œuvres sur les théâtres actuels, ceux-ci étant accaprés par les auteurs en renom. Le but de ce nouveau théâtre n'est point de donner au Peuple des œuvres écrasées spécialement pour lui, mais des œuvres dignes de lui.

Le vaudeville, le mélo idiot, est-il besoin de le dire, seront impitoyablement bannis. Des conférences, des causeries, des promenades artistiques seront faites dans les différents quartiers. En un mot, le T. du P. reprendra sous une forme nouvelle et sur de nouvelles bases l'œuvre du Théâtre Céleste, créé par Louis Lumet, qui donna sa première représentation le samedi 3 juillet 1897, dans la salle de la Maison du Peuple, 47, rue Ramey, et qui n'eut qu'une existence éphémère.

Les camarades de nos groupements libertaires qui croient en l'utilité du théâtre comme moyen d'éducation, répondront, je n'en doute pas, à l'appel des organisateurs ; il y a là, je le répète, une intéressante tentative qui a beaucoup de chances de réussite.

Dans une étude que je commencerai dans le prochain numéro du *Libertaire*, je montrerai ce qui a déjà été fait dans ce sens et donnerai de plus amples détails sur le Théâtre du Peuple.

Aujourd'hui, je terminerai en disant que cette œuvre sera basée sur des formes coopératives, les actions seront de vingt-cinq francs, (25 fr.), dont un dizième payable en souscrivant et le reste un dizième par mois, du plus ces actions seront remboursables par des tickets donnant droit à des entrées aux représentations.

Emile Guichard.

LA LANGUE AUXILIARE UNIVERSELLE

J'ai lu avec surprise le compte rendu de la controverse Esperanto-Ido que fit celui qui signe « Un Profane » dans le dernier numéro du *Libertaire*.

Ce profane se plaint que l'on ait placé en face de Papillon un orateur beaucoup plus éloquent !

Doit-on croire que l'avis de Papillon, qui désirent sincèrement se faire une opinion, ce qu'il y a à regretter, c'est que Papillon n'a pas accepté ce que la Fédération Syndicale Esperantiste lui proposait : de plaider en face d'Aymonier, un des auteurs de la langue Ido.

Le meilleur moyen de se faire une opinion consistait, non pas à faire discuter des élèves, mais des professeurs qualifiés.

La question de la langue internationale est une question linguistique et non une question ou nos militants sont entraînés.

Discutée par deux ouvriers, les auditeurs seraient partis avec l'impression qu'il y avait encore autre chose à dire, et que c'est peut-être ce qui n'a pas été dit qui leur aurait permis de se faire une opinion.

Mais il ne faut pas en conclure pour cela un résultat fatalement négatif de cette controverse.

Papillon fut averti plus d'un mois à l'avance de la qualité de son contradicteur et en réponse à ses observations, il lui fut proposé de laisser la place à M. de Beaumont ou Couturat. Il refusa, sans doute parce qu'il se trouvait qualifié pour défendre sa thèse.

Maintenant, répétions pour tous les camarades qui assistaient ou non à cette intéressante réunion, que la Fédération Syndicale Esperantiste a fait sténographier la controverse qui va être éditée très prochainement en brochure, qu'ils pourront trouver au *Libertaire*. Ils pourront alors étudier à tête reposée les arguments en faveur de l'une et l'autre thèse sans être sous le charme du rhétorique et dans la ferveur d'une réunion publique et contrariaire.

H. B.

Petits Pavés

LA RETRAITE DE LA BERESINA

Samedi soir, nous avons entendu la retraite militaire en musique. Depuis une vingtaine d'années nous n'avions pas ses accents. Bon dieu, quand je vis la musique sortir de la caserne de la Nouvelle-France, le bonnet à poil que j'ai dans le cœur, tout comme l'avait François Coppee, z'ouï ma chère, ce vieux bonnet en fil tout retourné. C'est pourquoi avec des ouvriers, des vrais, avec des mains blanches et des ongles soignés, je ne vous en dis que ça, pas des types affilés à cette ignoble C. G. T. Ah ! mais non, j'emboîtais le pas à nos braves tourtourous, tout Montmartre était là, c'est du moins ce que m'appris la lecture des journaux le lendemain, des vieux, des jeunes, des enfants au maillot, des petites vêtements ratatinées comme des pommes oublées dans un coin du grenier depuis Jésus-Christ, des arpentes, des truites, des radeuses, des marlous, etc., etc. En voyant ce touchant tableau, je m'disais : « Sacré nom d'une pipe, ils vont rien faire un jas-co demain avec leur manifestation les Célestes, les anarchos, tous les propres à rien. Ah ! ils veulent détruire le militarisme, qu'ils viennent donc un peu y toucher, ils verront que nous sommes peu là. »

Quand tout à coup une bordée de coups de sifflet viennent couper la chique à mes réflexions, inquiet, je regarde anxiusement autour de moi, les patriotes suivent tout la même chose que moi. Une nouvelle bordée de coups de sifflet et puis tous les courageux français qui suivent la retraite se trottent comme des lapins de garenne et je fis... la même chose qu'eux.

Il paraît que ce n'était qu'une demi-douzaine d'anarchistes qui avaient manifesté leur patriotisme à leur façon. Pour terminer — je dirai aux lecteurs du *Libertaire*, dont le militarisme est bien connu (l'écoute), que j'ai pu me procurer des tuyaux épatais, il paraît que les anarchistes ont l'intention d'escorter chaque samedi les retraites militaires, ils accompagneront la musique avec des sifflets à roulettes et au chant du couplet interdit de l'Internationale.

Ça va être du joli. Mais qu'est-ce que joue donc le gouvernement pour tolérer des choses aussi monstrueuses et permettre que des manifestations aussi déplorables, aussi scandaleuses, que celle qui eut lieu dimanche aux obsèques d'Aernoult, puissent se dérouler sans que l'ordre en fût troublé ? C'est à croire qu'il n'y a plus de gardiens de la paix pour mettre le désordre. O temps ! O meurs ! I se serait exclamé Cicéron.

Un fameux lapin, qui aime à en poser, c'est le maire d'Elbeuf, un nommé Lafosse, v'là un copain qui ne se mouche pas avec le pied ; dans la fameuse chaleur communautaire des banquets — entre c'est une chaleur qui n'a jamais fait transpirer les traine-misère — ce maire nouveau ieu (à Lavedan) a réclamé la guillotine en permanence pour les aristos et les capitalistes. C'est fort bien, mais il paraît que Lafosse est un gros proprio. Alors ? Le jour où tous les affameurs, toute la bourgeoisie trinqueront, l'enfera-t-il son verre aussi ? El puis tu sais, mon bonhomme, si vite que puisse aller la guillotine, au Grand Soir elle sera trop lente et peut-être serons-nous obligés de renouveler le travail que Carrier accomplit à Nantes en 93, tu sais mon vieux Lafosse les fameux bateaux à soupapes où les aristos et les suspects étaient embarqués pour aller visiter le fond de la Loire. L'eau et le feu il n'y a rien de tel, au dire des savants, pour détruire les parasites et les microbes.

José Landès.

la sélection sexuelle, c'est-à-dire l'attrait des femelles, vers les mâles les plus beaux (beauté relative). Les mâles possesseurs de dons esthétiques ont beaucoup plus de chances de plaire aux femelles et, par conséquent, de se reproduire. Généralement, ils sont plus faibles, ils ont donc plus de risques, mais leur beauté inutile peut se transmettre ; ce n'est, d'ailleurs, qu'un chapitre spécial de la sélection naturelle, puisque dans l'ensemble des causes naturelles de conservation, il faut aussi compter le choix des mâles par les femelles.

Darwin et son disciple Wallace se sont attachés surtout à étudier la sélection naturelle et ses conséquences sur les fleurs ; seulement le darwinisme peche par la base, puisqu'il suppose que les caractères qui ont persisté jusqu'aujourd'hui ont été, pour la première fois, produits par le hasard, ce qui est bien difficile à admettre.

Il prétend aussi que les variations de l'espèce se produisent pendant la fécondation et que, suivant les conditions, elles résulteraient des caractères maternels ou des caractères paternels ; mais, ainsi, on n'aurait jamais à la fin un caractère nouveau. Il faut signaler, d'ailleurs, combien Darwin considérait les croisements comme importants.

Les lamarciens, eux, considèrent que les variations résultent des efforts faits par les individus pour satisfaire les besoins provoqués par le milieu.

Aujourd'hui, on tend plutôt à croire avec Lamarck qu'un caractère ne persiste que s'il existe dans les deux sexes progéniteurs.

Autres divergences. — Les lamarciens admettent l'hérédité des caractères acquis par l'individu pendant son existence ; — les darwiniens seulement celle des caractères congénitaux ; — Weissmann repousse hautement l'argumentation lamarcienne.

W. et F. MORRIS.

(A suivre.)

Répandez le « *Libertaire* »

